

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1921

THÈSE

N^o 256

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Robert HOUDRY

Né le 11 février 1893, à Fublaines (S.-et-M.)

LA VIE D'UN MÉDECIN

DU XI^e SIÈCLE AVANT J.-C.

DÉMOCÈDES DE CROTONE

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUBE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, rue Racine, 15

1921

256

THÈSE
POUR
LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 1921

THÈSE

N° —

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

PAR

Robert HOUDRY

Né le 11 février 1893, à Fublaines (S.-et-M.)

LA VIE D'UN MÉDECIN

DU XI^e SIÈCLE AVANT J.-C.

DÉMOCÈDES DE CROTONE

Président : M. MÉNÉTRIER, professeur



PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

JOUVE & C^{ie}, ÉDITEURS

15, rue Racine, 15

1921

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

LE DOYEN : M. ROGER
ASSESEUR : G. POUCHET
PROFESSEURS

	MM.
Anatomie.	NICOLAS
Anatomie médico-chirurgicale	CUNEO
Physiologie.	CH. RICHET
Physique médicale	ANDRÉ BROCA
Chimie organique et Chimie générale	DESGREZ
Bactériologie	BEZANÇON
Parasitologie et Histoire naturelle médicale	BRUMPT
Pathologie et Thérapeutique générales.	MARCEL LABBÉ
Pathologie médicale	RENON
Pathologie chirurgicale.	LECENE
Anatomie pathologique.	LETULLE
Histologie.	PRENANT
Opérations et appareils.	PIERRE DUVAL
Pharmacologie et matière médicale	POUCHET
Thérapeutique	CARNOT
Hygiène	BERNARD
Médecine légale.	BALTHAZARD
Histoire de la médecine et de la chirurgie	MENETRIER
Pathologie expérimentale et comparée.	ROGER
	ACHARD
Clinique médicale.	WIDAL
	GILBERT
	CHAUFFARD
Hygiène et clinique de la 1 ^{re} enfance	MARFAN
Clinique des maladies des enfants.	NOBECOURT
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale.	DUPRÉ
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.	JEANSELME
Clinique des maladies du système nerveux.	PIERRE MARIE
Clinique des maladies contagieuses	TEISSIER
	DELBET
Clinique chirurgicale	GOSSET
	LEJARS
	HARTMANN
Clinique ophtalmologique	DE LAPERSONNE
Clinique des maladies des voies urinaires.	LEGUEU
	BAR
Clinique d'accouchements	COUVELAIRE
	BRINDEAU
Clinique gynécologique.	J.-L. FAURE
Clinique chirurgicale infantile	AUGUSTE BROCA
Clinique thérapeutique.	VAQUEZ
Clinique d'Oto-rhino-laryngologie.	SEBILEAU

AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ABRAMI	DUVOIR	LARDENNOIS	RATHERY
ALGLAVE	FIESSINGER	LELORIER	RETTERER
BASSET	GARNIER	LEMIERRE	RIBIERRE
BAUDOUIN	GOUGEROT	LEQUEUX	RICHAUD
BLANCHETIERE	GREGOIRE	LEREBoullet	ROUSSY
BRANCA	GUENIOT	LERI	ROUVIERE
CAMUS	GUILLAIN	LEVY-SOLAL	SCHWARTZ(A.)
CHAMPY	GUILLEMINOT	MATHIEU	TANON
CHEVASSU	HEITZ-BOYER	METZGER	TERRIEN
CHIRAY	JOYEUX	MOCQUOT	TIFENEAU
CLERC	LABBE HENRI	MULON	VILLARET
DEBRE	LAIGNEL-LAVASTINE	OKINCZYC	
DESMAREST	LANGLOIS	PHILIBERT	

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MES PARENTS

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR MÉNÉTRIER

Professeur de l'Histoire de la Médecine et de la Chirurgie

Médecin des Hôpitaux

Membre de l'Académie de Médecine

Chevalier de la Légion d'honneur

*En hommage de mon profond
respect.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BALTHAZARD

Professeur de Médecine légale
Membre de l'Académie de Médecine
Chevalier de la Légion d'honneur

*En reconnaissance de l'en-
seignement que je reçus de lui
pendant mon séjour à l'Ins-
titut de Médecine légale.*

A MONSIEUR LE DOCTEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur Agrégé
Médecin des Hôpitaux

*En [reconnaissance de l'en-
seignement que je reçus de lui
pendant ces dix dernières an-
nées.*

A MES MAITRES DANS LES HÔPITAUX

LA VIE D'UN MÉDECIN

DU VI^e SIÈCLE AVANT J.-C.

DÉMOCÈDES DE CROTONE

AVANT-PROPOS

L'étudiant propose, le Grand Maître de l'Université dispose. Depuis fort longtemps je me proposais de traiter, comme sujet de thèse, un sujet qui me tenait particulièrement à cœur, mais qui eût nécessité un développement considérable, deux cent pages peut-être. Je reculais devant les frais d'impression énormes qu'une pareille thèse m'eût obligé à faire. J'espérais toujours qu'une réforme quelconque viendrait apporter à l'étudiant un allègement aux charges actuelles dans l'établissement de la thèse. Cette réforme est venue et comme bien souvent, la montagne accoucha d'une souris. Car ce n'est, certes, pas la diminution du nombre des exemplaires qui puisse apporter une bien grande différence dans les frais d'impression.

J'abandonnai donc mon projet et je m'adressai à M. le Professeur Ménétrier, pensant trouver, grâce à lui, un sujet sur l'histoire de la médecine, à laquelle

je me suis toujours intéressé. M. le Professeur Ménétrier m'accueillit avec cette bienveillance qui le rend si sympathique aux étudiants et qui restera légendaire à la Faculté de Paris. Il trouva vite dans sa mémoire, vaste encyclopédie de la médecine moderne et antique, le sujet qu'il pensa devoir le mieux me convenir et c'est ainsi qu'il me proposa d'écrire l'histoire de notre confrère Démocède de Crotone, dont Hérodote parle dans son troisième livre, consacré à Thalie.

J'acceptai avec empressement et certes je ne m'en repens point, ainsi qu'on va le voir.

HISTOIRE DE DÉMOCÈDES

Ce matin là, le grand roi Darius s'éveilla de fort méchante humeur. Depuis sept jours et sept nuits, le sommeil le fuyait et c'est à peine si, ce matin-là, à l'aube, un léger assoupissement lui avait fait oublier pour quelques minutes l'atroce douleur qui le tenail-lait. Sept jours auparavant, il revenait de la chasse, et à peine était-il arrivé devant son palais, que, pressé peut-être de revoir ses femmes qui l'attendaient impatiemment, il sautait vivement de cheval. En posant le pied à terre, il se tourna si malencontreusement et si violemment la cheville, que, nous dit Hérodote, l'os astragale sortit de l'articulation. Immédiatement on avait fait venir les médecins égyptiens qui étaient à la cour. Certes, à cette époque, la mode n'était pas encore, comme aujourd'hui, à l'« american doctor » ; cependant les médecins persans s'apercevaient déjà que nul n'est prophète dans son pays. La grande mode, à la cour du roi Darius, était alors aux médecins égyptiens, qu'on considérait comme étant seuls capables de guérir les maladies

et comme ayant reçu des dieux la bienfaisante science de la thérapeutique. Certes, c'était peut-être à bon droit que l'on mettait en doute la valeur des médecins persans ; si rudimentaire que fût la science médicale des médecins égyptiens, elle surpassait encore les connaissances des médecins persans, plus sorciers que médecins. La médecine persane était réduite, à peu de chose près, à des pratiques d'exorcisme. Lorsqu'une maladie atteignait un homme, n'était-ce pas la preuve que l'esprit du mal, Ahri-man, s'était installé dans le corps de cet homme. Il convenait de l'en chasser tout d'abord, quitte à réparer ensuite, si le besoin s'en faisait sentir, les dégâts que sa présence avait causé dans l'organisme qu'il avait habité. On conçoit que, dans ces conditions, les médecins persans fussent plus compétents dans les pratiques de la religion de Zoroastre que dans l'art d'appliquer des pansements ou de donner à leurs malades des breuvages bienfaisants.

C'était peut-être à juste raison que le roi Darius préférait les soins de médecins égyptiens qui, tout de même, enregistraient quelques succès thérapeutiques à leur actif.

Les médecins égyptiens de la cour furent donc appelés et se mirent en devoir de guérir le roi. Mais malheureusement leurs manœuvres malhabiles et brutales ne firent qu'augmenter le mal.

Ainsi, depuis sept jours et sept nuits, le roi ne fermait pas l'œil et le moindre mouvement de son pied malade arrachait au royal patient des cris de

douleur. On a beau être le fils de Vistacpa, régner sur un immense empire, conquérir l'Inde, soumettre la Thrace et la Macédoine, faire trembler par son seul nom des peuples entiers, lorsque la douleur s'installe à votre chevet, que devient-on, sinon une pauvre loque humaine.

Et Darius en faisait la triste expérience. Rien ne pouvait distraire le monarque de sa souffrance, ni les nouvelles qui lui venaient des provinces lointaines, où guerroyaient toujours ses armées victorieuses, ni les présents magnifiques que lui adressaient ses satrapes pour conserver la faveur de leur roi, ni les mets les plus savoureux qu'on lui apportait, ni même la présence de ses femmes qui étaient nombreuses et les plus jolies de l'empire.

En vain, avaient-elles essayé, l'une après l'autre, de faire oublier sa douleur à leur royal époux, elles avaient échoué, l'une après l'autre.

Ni Parmys, fille de Smerdis, petite-fille de Cyrus, femme remarquable par sa beauté, aux yeux verts comme l'émeraude de la mer, ni Artystone, fille de Cyrus, que Darius avait reçue dans sa couche, vierge encore et tremblante d'émoi, ni la fille d'Otanès, brune ardente, aux yeux de flamme, brûlants comme les déserts de Lybie, ni même Atossa (car, tour à tour, les femmes de Perse vont trouver leur époux, nous dit Hérodote) la sage Atossa qui, par ses avis éclairés, avait tant d'influence sur l'esprit du roi, qui la consultait toujours avant d'entreprendre une expédition en pays ennemi, aucune, dis-je, n'avait réussi

à faire sourire le monarque souffrant. Il avait repoussé les caresses des unes et des autres, et non sans vivacité.

Et, étendu sur sa couche, le grand roi souffrait et songeait. Il était là, sans force, étendu sur un lit, estropié, infirme pour le restant de ses jours. Où était-il, le monarque redouté, le chef entrant à la tête de ses innombrables armées dans les capitales vaincues ? Et lorsqu'on apprendrait son infirmité, n'y aurait-il pas des sourires, des moqueries parmi les premiers du royaume, toujours en train d'intriguer et de comploter dans l'espoir de s'emparer un jour du trône. Et, à toutes ses pensées le roi se sentait pris de colère, contre ce stupide accident, contre ces ânes de médecins qui ne lui avaient rien fait, sinon d'augmenter encore ses souffrances, ces ignorants incapables de le guérir.

Aussi quand le Grand Eunuque vint prendre les ordres du Maître, Darius lui commanda-t-il de faire mettre immédiatement en prison ces médecins égyptiens, incapables d'exercer leur art, et cela en attendant de les livrer au bourreau en vue de leur faire subir quelque supplice raffiné.

Car, à cette époque-là on n'était guère tendre pour le médecin malheureux dans son traitement. Aujourd'hui, certains médecins se plaignent de voir leurs clients devenir processifs et quand, après avoir épuisé toutes les ressources du Codex sur leur patient, ils voient ce dernier se retourner contre eux et les menacer des rigueurs du Code, ils jettent les

hauts cris. C'était bien autre chose à cette époque-là. Malheureux était le médecin dont la thérapeutique sommaire n'avait pas réussi à guérir une maladie compliquée, malheureux était le praticien, dont la main pourtant habile n'avait pu réussir une intervention délicate : un châtiment exemplaire venait leur interdire à jamais l'exercice de la profession : on avait vite fait de les mutiler, de leur couper les deux mains, les déclarant par là indignes d'exercer leur art, et si le patient était une personne de qualité, on ne se faisait pas faute d'augmenter la pénalité : la mort ne suffisait pas toujours, on l'accompagnait encore de quelques supplices savamment appliqués. Ainsi donc, les médecins égyptiens, qui avaient échoué dans le traitement du grand roi, savaient à quoi ils devaient s'attendre.

Cependant le grand Eunuque, avec mille détails et aussi avec prudence et circonspection, fit part au roi Darius d'un bruit qui lui était venu aux oreilles ; quelqu'un lui avait dit, on lui avait raconté ceci : dans le lot d'esclaves qu'on avait amenés de Sardes et qui avaient appartenu au satrape Orœtes, tué quelques mois auparavant sur l'ordre de Bagée, fils d'Artone, il y avait un esclave extraordinaire, habile, disait-on, dans l'art de soigner et de guérir toutes les maladies. C'était un étranger, on ne savait au juste d'où il venait. Depuis qu'il était à Suse, il avait fait déjà, parmi les autres esclaves, ses compagnons, des cures merveilleuses, et ce bruit s'était répandu dans le palais, et était venu jusqu'aux oreilles du grand Eunuque,

attentif à tous les bavardages qui circulaient à la cour. Peut-être pourrait-on l'amener au roi Darius, peut-être le monarque consentirait-il à tenter le tout pour le tout, quitte à faire payer cher sa maladresse à cet esclave, s'il échouait dans ce qu'on allait l'obliger à tenter. A peine Darius eut-il entendu ces propos, qu'il donna l'ordre qu'on lui amenât cet esclave sur-le-champ. On le chercha un peu partout et on finit par le trouver dans un coin, perdu, oublié au milieu des autres esclaves. On l'amena devant le roi, traînant péniblement ses entraves, sordide, couvert de haillons : c'était Démocède de Crotone, médecin, « et de son temps le plus habile en art ».

Curieuse figure que celle de ce confrère du vi^e siècle avant Jésus-Christ, et combien intéressante !

Démocède, fils de Calliphon de Crotone, était né dans cette ville vraisemblablement aux environs de 540 ou 545 avant Jésus-Christ. Crotone, colonie grecque, l'un des joyaux de cette partie de l'Italie méridionale que les Romains appelèrent la grande Grèce, était une ville déjà célèbre et que Milon, le fameux athlète rendait plus célèbre encore ; Pythagore devait l'illustrer également par son séjour. Quelle fut la jeunesse de Démocède dans cette ville ? Nous l'ignorons. D'un caractère indépendant, aventureux, ses jeunes années durent se passer en promenades et en vagabondages, où son esprit d'observation et de critique se développait. Son père,

Calliphon, était un homme emporté, violent et irritable. Le fait d'avoir un fils qui paraissait aussi indépendant et insoumis lui déplaisait souverainement et il ne se faisait pas faute de le réprimander sévèrement. Il lui interdisait formellement de quitter la ville natale et de courir les aventures comme le désirait Démocède. Ce dernier eut vite assez d'un genre de vie aussi peu fait pour son caractère et un beau jour, il s'enfuit de chez lui pour échapper à la *patria potestas*. Il vint se réfugier dans l'île d'Egine, à mi-chemin entre le Péloponèse et l'Attique.

Mais qu'allait-il devenir dans ce pays qu'il ne connaissait pas, sans ressources, ni appui d'aucune sorte ? Le jeune Démocède ne s'embarrassa pas pour si peu. Il décida de s'établir médecin : il ne paraît pas qu'il eut fait auparavant des études de médecine : il obéit là probablement à une prédisposition naturelle, qui le poussait à choisir cette profession et, comme l'exercice de la médecine ne rencontrait pas autant de difficultés à cette époque qu'aujourd'hui, et que les études en étaient moins longues, cela alla tout seul, et du jour au lendemain, la ville d'Egine compta un médecin de plus.

Le jeune Démocède était vraiment prédisposé à la profession médicale et n'eut pas à regretter d'avoir choisi cette voie : « Dès la première année de son installation, nous dit Hérodote, il surpassa tous les autres médecins, quoiqu'il n'eut point d'instruments, ni rien de ce qui pouvait l'aider à pratiquer son art. » Cette dernière phrase, où il est question d'ins-

truments, nous laisse supposer que Démocède exerçait à la fois la médecine et la chirurgie : cela, du reste, est normal ; à cette époque, la médecine et la chirurgie ne formaient pas encore deux branches distinctes, ainsi que le fait remarquer Coray dans sa traduction ; et cet excellent M. Coray, qui traduisit Hérodote dans le courant du XVIII^e siècle, ne manque point de faire cette remarque : à son époque, de quel œil eut-on vu un médecin qui se serait permis de faire une saignée, par exemple : fi, s'abaisser ainsi au rôle subalterne de barbier !

Que ce fut dans l'exercice de la médecine ou dans la pratique chirurgicale, Démocède obtint un succès si grand que les Eginètes décidèrent de lui attribuer une pension sur le trésor public, et le gratifièrent d'une solde annuelle d'un talent, soit entre 4.900 à 6.000 francs de notre monnaie. Somme considérable pour l'époque et qui prouve que Démocède avait su s'imposer dans cette ville.

Mais l'existence à Egine devait paraître monotone à notre jeune médecin, aventureux, ambitieux et désireux de se rendre enfin dans la ville souveraine, la ville qui attirait alors toutes les intelligences de la Grèce antique, Athènes, la perle de l'Attique. Athènes, cité où fleurissaient les lettres, les arts et l'esprit, était alors dans tout son éclat, éclat qu'elle devait à ses monuments publics et au rang intellectuel que lui valurent dans le monde antique ses hommes d'Etat, ses philosophes, ses écrivains, ses artistes. Ces Athéniens, hommes

vains, frivoles, légers, spirituels et curieux, devaient plaire à notre jeune Démocèdes, qui se dit que, puisqu'il avait si bien réussi à Egine, rien ne s'opposait à ce qu'il réussisse aussi bien à Athènes. Et, abandonnant les Eginètes, qui ne voyaient pas partir sans chagrin leur meilleur médecin et qui voulaient le retenir, il vint tenter la fortune à Athènes.

La Fortune sourit à cet audacieux de vingt-cinq ans ; bientôt tout Athènes se pressa en foule chez son médecin favori, qui connut une vogue fort grande, et, si grand fut l'enthousiasme du peuple athénien, qu'on décida de lui accorder une pension annuelle, comme celle qu'on lui faisait à Egine. On lui donna une pension annuelle de cent mines, ce qui faisait environ de 7.000 à 10.000 francs de notre monnaie. C'est Hérodote qui nous rapporte ce détail ; il est cependant permis dans ce cas d'élever une objection : est-il vraisemblable que les Athéniens aient accordé une aussi forte somme à un médecin étranger, et cela à la veille des guerres médiques, au moment où le trésor public n'atteignait pas encore la richesse qu'il devait avoir cent ans plus tard. Athènes n'avait pas la réputation d'être prodigue de ses deniers et l'on sait que le peuple athénien octroyait généreusement à ses ambassadeurs comme traitement et comme frais de représentation deux drachmes par jour, soit 1 fr. 40 à 2 francs de notre monnaie. Il est évident que la profession n'enrichissait pas son homme, et le commerce des figues sur l'Agora devait être plus rémunérateur. D'autre part,

vers 407 avant Jésus-Christ, Aristophanes nous dit, dans son *Plutus* : « Peut-il y avoir des médecins dans une ville où ils sont si mal payés et si méprisés ? » ce qui laisse à supposer que l'exercice de la profession médicale était loin d'être une source de richesses pour celui qui l'exerçait. Aussi le chiffre de la pension indiqué par Hérodote est-il peut-être exagéré.

La vie d'Athènes ne paraît pas plaire pendant bien longtemps à Démocède. Est-ce l'attrait du changement, le besoin de voir du pays et des visages nouveaux, le besoin de courir les aventures qui le firent partir d'Athènes, ou le désir de gagner plus ? Il est impossible de répondre ; peut-être toutes ces raisons réunies le décidèrent-elles. Toujours est-il que Polycrate, lui ayant offert une pension annuelle de deux talents, soit de 9.800 à 12.000 francs de notre monnaie, Démocède se décida à abandonner Athènes et à venir se fixer à Samos, auprès de Polycrate. Du reste, on ne lui ménagea pas les critiques au sujet de son départ : comment se faisait-il qu'un homme de la valeur de Démocède préférât, au séjour dans une ville libre comme Athènes, la vie auprès d'un tyran, et cela pour quelques drachmes de plus que lui donnait Polycrate. Ce n'était pas là, disait-on, la conduite d'un homme intelligent et aimant la liberté. Démocède n'eut cure de toutes ces critiques. Il vint s'établir à Samos.

Cette ville, patrie de Pythagore, était située dans l'île du même nom, au milieu de l'Archipel. Riant

séjour pour notre jeune confrère. Samos était alors gouverné par le tyran Polycrate, prince qui n'avait d'un tyran que le nom. Sous son gouvernement, Samos connaissait une ère de prospérité remarquable.

Ami des belles-lettres et des arts, Polycrate avait su attirer auprès de lui une cour brillante de poètes et d'artistes. Son favori, qui était en même temps son meilleur ami, était le célèbre poète lyrique Anacréon, le chantre de Téos, qui aimait à célébrer le plaisir et dont les poésies brillent surtout par l'enjouement, la grâce et la délicatesse. On comprend que Polycrate n'ait pas hésité un instant à donner une forte somme pour avoir auprès de lui le médecin Démocède qui passait pour le premier médecin d'Athènes et dont la réputation commençait à se répandre dans le monde antique. Tout paraissait donc sourire à notre confrère. Riche, considéré, installé dans un pays charmant, auprès d'un prince qui le traitait en ami, que pouvait-il demander de plus ? Mais la Destinée veillait. L'ère des épreuves n'était point terminée pour lui. Il allait connaître encore d'autres avatars.

Pendant quarante ans, Polycrate avait joui d'une félicité non interrompue. Les Anciens étaient, de leur nature, superstitieux. Aussi Polycrate finit-il par s'inquiéter d'un bonheur si constant et voulant amadouer le Destin et se le rendre favorable, il décida de faire en sa faveur un grand sacrifice.

Il se rendit au bord de la mer et jeta à l'eau un anneau auquel il attachait le plus grand prix. A quel-

que temps de là, on lui rapporta l'anneau que des pêcheurs avaient retrouvé dans le corps d'un poisson. Aussitôt les plus sombres pressentiments agitérent l'âme de Polycrate. La Fortune avait refusé son sacrifice volontaire : c'est donc que les pires malheurs allaient se produire. Ces pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser.

Non loin de Samos, se trouvait la riche contrée de la Lydie, dont la capitale Sardes, au pied du Tmolus était alors célèbre par ses richesses, son commerce et son luxe. C'était l'ancien royaume de Crésus, dont les Perses s'étaient emparés sans autre forme de procès. La Lydie était alors gouvernée par un satrape perse, nommé Orôetes, installé dans ses fonctions depuis le gouvernement de Cyrus. Orôetes, dans son gouvernement, se considérait comme à peu près indépendant et voulait jouer au potentat. Depuis quelque temps déjà, il avait jeté son dévolu sur l'île de Samos, qui le tentait particulièrement et il n'aurait pas été fâché de voir disparaître le tyran Polycrate, assez puissant pour s'opposer à ses desseins.

Les favoris d'Orôetes le poussaient dans cette entreprise, lui montrant que l'île de Samos devait lui appartenir, qu'il était indigne d'un satrape aussi puissant d'accepter le voisinage de Polycrate. D'autre part, Polycrate ayant reçu, un jour, les envoyés d'Orôetes, avec mépris et dédain, cela décida Orôetes à agir. Mais il jugea plus prudent de se débarrasser d'abord de Polycrate par un stratagème habile.

Il fit savoir à ce dernier que lui, Orœtes, était tombé en disgrâce, que le jeune roi Darius voulait se débarrasser de lui et finalement il implorait le secours de Polycrate en lui promettant, en retour, la moitié de ses trésors. Pour convaincre entièrement Polycrate, à qui il promettait également, par leur alliance, l'empire de la mer, il montra à l'envoyé de Samos des coffres immenses remplis d'or : en vérité, il avait fait remplir ces coffres avec des pierres, et tout à fait sur le dessus, il avait fait répandre une couche, une très légère couche de poudre d'or. Il pria l'envoyé de dire à son maître, que si Polycrate consentait à l'aider, la moitié de ces trésors lui appartiendrait. En vérité c'était là une tromperie qui rappelle un peu le coup du trésor espagnol, cher à nos escrocs modernes. Polycrate, ébloui par les récits de son envoyé, décida sur-le-champ de se mettre en route avec sa suite pour aller retrouver Orœtes et s'entendre avec lui. Naturellement son fidèle médecin Démocède l'accompagnait au premier rang.

A peine Polycrate et sa suite furent-ils arrivés à Magnésie, sur le Méandre, qu'Orœtes les fit tous arrêter. Il fit subir à Polycrate un genre de mort, « indigne d'être rapporté », dit Hérodote (il le fit écorcher vif). Puis le cadavre fut mis en croix et exposé pendant de longs jours aux regards de tous.

Orœtes fit renvoyer à Samos tous ceux qui étaient de ce pays en leur disant que, désormais, Polycrate étant mort, ils étaient des hommes libres. Il espérait

par là se concilier les bonnes grâces des habitants de Samos, pays sur lequel il avait toujours conservé les mêmes visées. Quant aux étrangers qui étaient de la suite de Polycrate, Oroëtes les emmena avec lui, à Sardes, comme esclaves. Parmi eux se trouvait Démocède. Ceci se passait en 521 avant Jésus-Christ ; Démocède pouvait avoir à cette époque dans les vingt-cinq ou vingt-six ans.

Que devint notre médecin à Sardes ? Tout en restant esclave, il apparaît qu'il exerça, autour de lui, la médecine et fit quelques cures merveilleuses, puisqu'Hérodote nous dit, qu'à Suse, à la cour du grand roi : « Quelqu'un avait ouï dire à Sardes l'adresse du Crotoniate Démocède. » Mais, malgré son adresse et ses succès thérapeutiques, Démocède ne paraît pas avoir joui auprès du gouverneur de Sardes d'une bien grande influence. Il restait perdu, oublié, au milieu du vil troupeau des esclaves.

La Fortune ne devait pas abandonner son favori et avait d'autres visées sur lui.

Darius était monté sur le trône en 523 avant Jésus-Christ. Déjà le grand roi perçait au travers du jeune général. Il voulait un royaume où sa volonté serait obéie, sans que quiconque osât discuter ses ordres. Il remarqua vite ce satrape Oroëtes, qui dans son gouvernement de Sardes cherchait à se rendre indépendant et ne daignait pas recevoir les ordres qui lui venaient de Suse. Toutefois il fallait agir avec prudence, car on ignorait si réellement Oroëtes était aussi puissant qu'il le paraissait et surtout si les sol-

daté qu'il commandait lui étaient bien fidèles. Pour s'assurer de cette fidélité, Darius envoya à Sardes Bagée, fils d'Artone, muni de pleins pouvoirs. Bagée réussit à en imposer aux gardes mêmes d'Orôetes qui, sur son ordre, tirèrent leurs cimeterres et tuèrent leur satrape.

Les trésors d'Orôetes et ses esclaves furent transportés de Sardes à Suse, où ils furent remis au grand roi. Et c'est ainsi que Démocède, après mille avatars, devint esclave du grand roi Darius et que sa renommée de médecin habile arriva jusqu'aux oreilles de son maître.

Lorsque Démocède se vit amené devant le roi, il soupçonna qu'on avait besoin de lui et que c'était pour avoir recours à son art qu'on le tirait hors du troupeau des esclaves. Il s'aperçut vite de l'inconvénient qui allait en résulter pour lui. S'il se rendait indispensable à la cour du roi Darius, il pouvait à tout jamais dire adieu à la liberté, à son pays. Il était destiné à terminer ses jours à la cour de Perse. Cela ne faisait pas du tout son affaire. Depuis de longs mois déjà, il n'avait pas revu son pays ; si amoureux des aventures et des voyages soit-on, il arrive toujours un moment où l'on est désireux de revoir le pays natal. De plus il y avait déjà un certain temps que Démocède était réduit à la triste condition d'esclave, et la privation de la liberté commençait à peser à cet homme libre, si indépendant de caractère.

Aussi, lorsqu'on lui expliqua de quoi il était question et la raison pour laquelle on l'avait amené devant le roi, il commença par se défendre vivement de connaître la médecine. — Lui, Démocèdes, n'était qu'un vil esclave, ignorant cet art sacré de la médecine. Comment, lui, Démocèdes, le plus vil d'entre les plus vils, oserait-il porter la main sur l'auguste personne du roi. Ces bruits étaient de faux bruits qu'on avait fait courir, et qui ne reposaient, en vérité, sur rien. — Mais peut être Démocèdes se défendit-il avec trop d'énergie et de vivacité. Darius soupçonna son esclave de lui cacher la vérité. « Il pénétra vite, dit Hérodote, sa science et sa dissimulation, » et voyant qu'il n'en pouvait rien tirer, il se décida d'avoir recours aux grands moyens.

Il ordonna qu'on apportât sur-le-champ les fouets et aussi... les aiguillons : terrible instrument de torture qui jouissait en Perse, à cette époque, d'une faveur toute spéciale, et fort bien méritée, car, paraît-il, nul autre moyen n'était comparable à celui-là pour amener le criminel le plus réticent à avouer ses crimes les mieux cachés, pour rendre la parole aux muets et pour faire ouvrir les bouches les mieux fermées.

La vue de ces préparatifs rendit notre confrère Démocèdes plus circonspect. Invoquant *in petto* la protection de Pallas Athénée, il commença par déclarer qu'en vérité, il ignorait tout de la médecine, mais que, cependant, il avait voyagé, les années auparavant, avec un médecin dont il était le servi-

teur, qu'il avait vu ce médecin soigner des malades et qu'il avait retenu quelques préceptes de l'art de guérir, que, même, en plusieurs occasions, il avait servi d'aide à ce médecin, et que, de cette façon, il avait acquis quelques notions dans le maniement des membres luxés, et, qu'enfin, bien qu'il soit indigne d'un si grand honneur, si réellement le roi Darius voulait s'en remettre à lui, il ferait tout son possible pour donner satisfaction à son maître.

C'était tout ce que voulait Darius, qui s'en remit entièrement aux soins de Démocèdes. Cette cure devait jouer dans la vie de notre héros un rôle important. Comment s'y prit donc Démocèdes pour guérir le roi d'une affection où tant de chirurgiens échouent.

Ici une discussion s'ouvre sur l'interprétation du texte d'Hérodote, qui, en effet, est à double sens. Certains traducteurs disent que Démocèdes réussit, « remplaçant le traitement énergique des médecins égyptiens par des lénitifs selon la méthode grecque » ; d'autres donnent du texte de l'historien une version différente : « il obtint la guérison en faisant succéder les remèdes doux et calmants aux remèdes violents suivant la méthode grecque. »

Il m'a paru intéressant, à ce sujet, de rapporter ici, en entier, la note que Coray donne dans sa traduction d'Hérodote :

— « Il s'agit d'une luxation du pied, mal traitée par les médecins égyptiens. Démocèdes ne pouvoit réparer le mal que ces ignorans avoient fait, en débutant par des remèdes ou par des opérations douces.

Il fut peut-être obligé de commencer par luxer de nouveau le pied, s'il avoit été mal remis ; et c'est déjà une opération douloureuse. Je croirois donc que l'ἰσχυρὰ comme l'ἥπια regardent également le traitement ou la cure de Démocèdes. A la suite d'une opération qu'il étoit obligé de faire subir à son malade, μετὰ τὰ ἰσχυρὰ, afin de calmer les douleurs, il lui donnoit quelque narcotique ἥπια, comme par exemple l'opium, pour le faire dormir. C'est ainsi que lorsqu'il s'agit d'employer quelques remèdes violents, Hippocrate conseille de les administrer alternativement avec les remèdes doux et calmans, afin que le malade ne soit pas épuisé par les douleurs ; ou si ce sont des applications externes, afin que la partie malade ne soit pas enflammée ou ulcérée par l'application continuelle d'un remède âcre. Cette méthode grecque, qu'Hérodote désigne par Ἑλληνικοῖσι ἐγχεσσι, est employée aujourd'hui par tous les bons médecins. Dans les maladies, par exemple, où l'on est obligé de purger souvent, on donne, le soir du jour de la médecine, un hypnotique ou calmant, ἥπιον μετὰ τὸ ἰσχυρὸν, afin de réparer les forces du malade et de le disposer à la prise de la médecine suivante. Il en est de même des opérations chirurgicales un peu violentes. » —

Coray adopte la seconde version et je crois qu'il a raison. J'ai tenu également à rapporter sa note, parce qu'elle est intéressante et nous renseigne sur un point de la médecine du XVIII^e siècle : les médecins de cette époque suivaient encore la méthode grecque.

Et même de nos jours, on retrouve encore des applications de cette méthode dans la médecine courante : le poudrage à la poudre de talc après l'application de pointes de feu, l'application de vaseline sur la région qui a reçu un sinapisme ou un vésicatoire, qui a été, en un mot, le siège d'une révulsion intense, n'est-ce pas là de vieux souvenirs de la médecine antique, qui se sont perpétués à travers les âges ?

Dans le cas qui nous intéresse, il est fort probable que Darius, en sautant de cheval, s'était causé un traumatisme, assez fréquent dans ces genres de chute, traumatisme résultant d'une luxation de l'articulation tibio-tarsienne, avec déplacement de l'astragale, peut-être même aussi avec fracture partielle de cet os, et, en tout cas, avec fracture probable de l'une des extrémités des malléoles, l'interne ou l'externe. Ces lésions expliqueraient l'état d'impotence fonctionnelle où se trouvait le roi et le degré de souffrance que les moindres mouvements provoquaient. On se rend compte de la douleur que purent causer au roi les médecins égyptiens en lui remuant plus ou moins brutalement le pied, et en obligeant l'astragale à réintégrer sa place. Ces manœuvres brutales, faites dans l'ignorance probablement complète des connexions anatomiques, ne pouvaient réussir et ne firent même qu'empirer le mal, augmentant probablement le déplacement des os et l'intensité du traumatisme.

Démocède, dont la réputation d'adresse n'était

plus à faire, commença vraisemblablement par faire une réduction de la luxation qu'il réussit, puis immobilisa le pied du roi, faisant succéder ainsi les remèdes doux à la manœuvre brutale. C'était là certainement le meilleur moyen d'agir. Hérodote ne nous donne pas plus de renseignements sur le traitement employé. Cependant, les Grecs étaient avant tout un peuple sportif, chez lequel les soins du corps étaient portés au plus haut degré ; la pratique du massage était connue chez eux et il est vraisemblable de supposer que Démocède fit au roi Darius quelques massages au niveau de l'articulation lésée, afin de favoriser la guérison dans les meilleures conditions possibles ; cela dut réussir parfaitement, car Hérodote nous dit que le roi, après le traitement, commença par recouvrer le sommeil, dont il avait, en vérité, le plus pressant besoin ; puis, en peu de jours, il obtint la guérison radicale, sans qu'il restât la moindre trace du traumatisme et sans qu'il conserve la moindre impotence fonctionnelle.

Et ce dernier point était, on le conçoit, de la plus haute importance pour un roi avant tout guerrier et dont la moitié de l'existence se passait à cheval, à la tête de son armée. Aussi la joie de Darius fut grande de se voir complètement guéri.

A peine fut-il sur pied, qu'il se rappela les médecins égyptiens qui étaient toujours en prison sur son ordre. Ayant réfléchi à leur sujet, il se dit qu'il n'était pas décent de revoir à la cour ces médecins égyptiens ; ces derniers s'étaient laissés vaincre par

un médecin grec, quel déshonneur pour eux ! En conséquence, le roi ordonna que ces médecins seraient empalés.

La fortune de notre confrère Démocèdes était faite. Darius, voulant lui faire un cadeau d'importance, lui fit présent de deux paires de ceps d'or (sortes d'entraves). Ce cadeau, bien qu'ayant une grande valeur, ne fit que médiocrement plaisir à Démocèdes, qui demanda au roi : « s'il prétendait ainsi doubler son mal en récompense de sa guérison. » Ce bon mot plut infiniment à Darius, qui finit par éprouver pour son médecin la plus vive sympathie. Il lui rendit sur-le-champ la liberté, en lui faisant retirer ses entraves, et se l'attacha en qualité de médecin de la cour.

« On conduisit alors Démocèdes chez les femmes de Darius, dit Hérodote. » Il y fut fort bien accueilli, on s'en doute. Le bruit de la guérison merveilleuse du roi par ce médecin grec s'était répandu parmi les femmes et toutes voulaient connaître cet étranger si habile en son art.

Le malin Démocèdes sut s'y prendre pour recueillir toutes les sympathies des femmes, auxquelles il plut du premier coup et toutes voulurent le combler de cadeaux. « Chacune des femmes de Darius, nous dit Hérodote, plongea une coupe dans le coffre à or et offrit ainsi sa coupe pleine d'or à Démocèdes. Ce fut un présent si magnifique, qu'un serviteur qui suivait Démocèdes et qui se nommait Sciton, ramassant les staters tombés de la coupe, recueillit en or

une somme considérable. » C'était là, on l'avouera, de fort beaux honoraires, pour un médecin hier encore esclave.

Du jour au lendemain, Démocèdes devint à Suse un personnage fort important. Il tenait une grande maison, nous dit Hérodote et avait un train de vie en rapport avec son titre de premier médecin du royaume. Il était le convive officiel du roi, à la table duquel il prenait ses repas, et à la place d'honneur. Il jouissait de tous les biens que peut souhaiter un homme.

Mais, son plus beau titre de gloire, c'est qu'arrivé au faite des honneurs, il n'oubliait pas ses confrères dans l'infortune. Il obtint du roi, qui ne lui refusait rien, la grâce des médecins égyptiens, leur épargnant ainsi le supplice, fort désagréable en vérité, du pal, leur rendant ainsi, avec la vie, la liberté et le libre exercice de leur profession. Beau trait de confraternité, certes, que celui-ci, pour une époque qui nous apparaît comme étant encore barbare.

Démocèdes se rappela également l'un de ses compagnons d'infortune, qui était esclave avec lui, un devin d'Elée, qui avait suivi Polycrate et qui avait été oublié parmi les esclaves. Démocèdes lui fit rendre la liberté.

Démocèdes devait donc être l'homme le plus heureux, puisqu'il jouissait de tous les biens et aussi d'une considération en rapport avec sa science et ses succès thérapeutiques. Et cependant Démocèdes n'était pas heureux, car si Darius l'avait comblé de

tous les biens, il l'avait privé du plus précieux d'entre tous, la liberté.

Darius, tenant à ne pas perdre un médecin en qui il mettait toute sa confiance et n'admettant pas, d'autre part, en bon monarque qu'il était, que quelqu'un lui résistât, avait décidé que Démocèdes resterait toute sa vie à la cour de Perse et il lui était formellement interdit d'essayer de retourner en Grèce.

Cela ne faisait pas du tout l'affaire de Démocèdes, qui ne s'était jamais senti pris d'un aussi grand besoin de la liberté et d'un aussi grand amour de sa patrie. Il avait déjà combiné moult projets, dont il ne voyait jamais la réalisation et finissait par perdre courage.

Mais, en fin psychologue qu'il était, il s'était ménagé à toutes fins utiles, les sympathies des femmes de Darius, pensant que c'était encore par les femmes qu'il arriverait le mieux à ses fins.

Certes, Démocèdes était un homme prudent et n'aurait pas cherché à s'attirer des histoires fâcheuses, en essayant de courtiser l'une des femmes de Darius : c'eût été là un plaisir qui aurait pu lui coûter fort cher : tel son confrère Apollonide de Chios, qui, quelques années plus tard, étant médecin de Xerxès, eut une intrigue avec l'une des femmes de ce dernier, intrigue pour laquelle il fut mis à mort. Non, Démocèdes se contentait de plaire aux femmes de Darius, espérant un jour pouvoir se servir d'elles pour obtenir la liberté. Toujours favori de

la Fortune, cette dernière devait le servir à souhait.

La femme préférée de Darius, celle qui était vraiment la reine, était Atossa, fille de Cyrus. Darius ne négligeait point de prendre ses conseils. Avant d'épouser Darius, Atossa avait été la femme de Cambyse, puis à la mort de ce dernier, la femme d'un mage qui avait cherché à se faire passer pour Smerdis, frère cadet de Cambyse. Cet usurpateur massacré, Atossa était devenue la femme de Darius. Au milieu de toutes ces aventures et grâce à ses mariages successifs, Atossa avait du acquérir une certaine science de la politique, à laquelle Darius ne dédaignait point de faire appel, le cas échéant.

Donc, il advint, pour le plus grand bonheur de Démocède, qu'Atossa tomba malade. Disons tout de suite que, d'après les traducteurs, Atossa aurait été atteinte d'un cancer du sein, tumeur que Démocède aurait guérie. Je crois que ce point mérite discussion ; ce n'est point que je veuille mettre en doute la science de notre confrère Démocède, mais cependant il me sera permis de douter de l'efficacité du traitement qu'il aurait employé pour guérir ce pseudo-cancer.

Voyons de quoi il s'agit : les traducteurs d'Hérodote nous disent textuellement : « Une tumeur se produisit au sein ; puis, s'étant ouverte, elle étendit ses ravages. » J'ai compulsé plusieurs traductions, j'ai trouvé uniformément la même version que je rapporte ici.

Ayant voulu remonter à la source même de l'in-

formation, j'ai trouvé dans le texte primitif d'Hérodote, l'expression suivante : ἐπὶ τοῦ μαστοῦ ἔφυ φῦμα (une tumeur lui poussa sur le sein). Mais que signifie exactement cette expression φῦμα. Ce mot, qui vient du verbe φυω, croître, pousser, veut dire rejeton, au propre et au figuré. Par extension, on désigne par ce mot toute excroissance charnue telle qu'une tumeur, une loupe ; et enfin, étendant encore le sens du mot, ce dernier sert à désigner toute production anormale, c'est-à-dire pathologique de l'organisme, et c'est ainsi que par ce mot on désigne un abcès, un furoncle. Je crois donc bien plutôt que la reine Atossa, en fait de cancer du sein, fut tout simplement atteinte d'un abcès du sein. Cet abcès se développa peu à peu, puis s'ouvrit et comme la reine n'en prenait aucun soin, les bords de l'ouverture s'ulcérèrent et la plaie s'étendit peu à peu, occupant une grande partie du sein. J'irai même plus loin : bien qu'Hérodote et les autres historiens ne fixent pas exactement la date de la naissance de Xerxès, fils de Darius et d'Atossa, et qui devait succéder à son père en 485 avant Jésus-Christ, il est probable que Xerxès vint au monde aux environs de l'époque où se passe notre histoire, certainement durant le séjour de Démocèdes à la cour du roi de Perse. Il est permis de supposer, sans être accusé de trop s'abandonner à l'imagination, qu'Atossa souffrit d'un abcès du sein, durant l'allaitement de Xerxès : c'est là une affection dont sont assez souvent atteintes les nourrices, c'est en quelque sorte une complication

de l'allaitement. Ces raisons font que je pencherais plutôt en faveur d'un abcès du sein.

Toujours est-il qu'Atossa tint son affection cachée pendant un certain temps par pudeur et n'en dit rien à personne. Mais, comme je le disais plus haut, l'abcès s'étant ouvert, et la plaie gagnant de jour en jour, elle se crut en danger, et décida de s'en remettre à Démocèdes, en qui elle avait déjà la plus grande confiance et pour qui elle éprouvait une grande sympathie : notre confrère Démocèdes, nous le savons, était très sympathique aux femmes de Darius.

Elle le fit donc appeler et lui montra sa plaie. Démocèdes examina la plaie, et probablement vit tout de suite qu'il n'y avait là rien de grave et que la guérison serait aisée à obtenir.

N'oublions pas, en effet, que les médecins grecs ne s'occupaient pas des maladies chroniques et soignaient seulement les maladies aiguës, seules capables de guérison. C'est la raison pour laquelle les médecins grecs ne s'occupaient pas du cancer, affection déjà considérée de leur temps comme incurable, et en conséquence il était inutile de le soigner. Si la reine Atossa avait été atteinte d'un cancer, ainsi que certains commentateurs d'Hérodote le laissent à supposer, il est fort probable que Démocèdes ne se serait pas engagé dans le traitement de cette affection : c'eût été courir à un échec certain, qui aurait nui à son prestige, et, je le répète, c'eût été entreindre les règles de la médecine d'alors, qui

recommandait aux médecins de ne pas s'occuper des maladies incurables.

Donc Démocèdes vit tout de suite à quoi il avait à faire. Et il vit, du même coup, une occasion inespérée de recouvrer peut-être la liberté. Aussi, « il promit de la guérir, dit Hérodote, et lui fit promettre sous serment, qu'elle lui accorderait en retour ce qu'il demanderait d'elle, pourvu qu'il ne lui demandât rien qui pût porter atteinte à son honneur ».

Démocèdes tint sa promesse et guérit la reine. Comment s'y prit-il ? Il m'a été absolument impossible de trouver à ce sujet le moindre renseignement. Il est probable, que, fidèle aux principes de la médecine grecque, il commença par débarrasser la plaie de tous les tissus sphacelés qui l'occupaient, et qu'il en chassa tout le pus, puis, faisant succéder à ce nettoyage violent et douloureux les remèdes adoucissants, il est probable qu'il fit mettre sur la plaie des cataplasmes émollients, des fomentations qui achevèrent de déterger la plaie, et provoquèrent la cicatrisation par bourgeonnement, comme la chose se produit dans tous ces cas-là.

Il ne restait plus à la reine Atossa guérie que de tenir sa promesse. Il est intéressant de voir comment ce fin psychologue de Démocèdes s'y prit pour recouvrer la liberté. Il imagina un plan que Machiavel lui-même n'eut point désavoué.

Un jour que la reine Atossa était au lit avec le roi Darius, nous raconte Hérodote, et après que le roi eût calmé ses ardeurs amoureuses, à ces heures où

un roi tout-puissant ne peut rien refuser à sa favorite, Atossa tint à son maître et seigneur les propos suivants : ici j'ai tenu à rapporter en entier le dialogue qui s'engagea entre le roi et la reine, tel que nous le donne Hérodote :

« — O roi, tu te reposes, puissant comme tu l'es ; tu n'acquières aucune nation nouvelle, aucune domination pour les Perses. Il convient à un roi jeune, possesseur d'immenses richesses, de se signaler par de hauts faits ; il te convient de faire savoir aux Perses qu'ils sont gouvernés par un homme. Deux motifs doivent t'engager à te conduire de cette manière ; d'abord pour que les Perses ne doutent pas qu'ils ont placé un homme à leur tête ; ensuite pour que la guerre les use et pour éviter que, menant une vie oisive, ils ne conspirent contre toi. Tu devrais maintenant accomplir quelque grande action sans attendre que les ans s'écoulent. Les pensées acquièrent de la force en même temps que le corps ; elles vieillissent quand il vieillit, et s'émoussent pour toutes les entreprises.

— O femme, je songe de moi-même à faire ce que tu dis ; j'ai dessein de jeter un pont de ce continent à l'autre et de porter la guerre chez les Scythes ; bientôt mes projets seront exécutés.

— O roi, réfléchis, renonce à marcher d'abord contre les Scythes : car ces peuples, quand tu le voudras, seront tes sujets ; crois-moi, commence par attaquer la Grèce. J'ai le désir, d'après ce que l'on m'en a dit, de posséder des suivantes lacédémon-

niennes, argiennes, attiques, corinthiennes. Tu as un homme, le plus capable de tous les mortels de t'exposer la situation de la Grèce et de te diriger ; c'est celui qui t'a guéri de ton entorse.

— O femme, puisque ton opinion est que nous devons premièrement attaquer la Grèce, il me paraît à propos d'envoyer avant tout, avec celui que tu me désignes, des éclaireurs perses, qui, ayant appris et observé toutes choses, m'en feront un rapport ; ensuite, quand je serai bien informé, je me tournerai contre les Grecs. »

Les propos que tint Atossa à Darius lui avaient été inspirés de toutes pièces par Démocèdes. Ce dernier avait su toucher le roi à l'endroit sensible : il avait su d'abord flatter l'ambition du grand roi, en lui représentant quel honneur ce serait pour lui de subjuguier la Grèce ; ensuite il lui inspirait une certaine inquiétude en lui montrant combien imprudent c'était de rester inactif sur le trône, dans son palais, prêtant ainsi le flanc aux conspirations qui ne manqueraient pas de se produire parmi les premiers du royaume. De plus, Démocèdes se servit encore d'un autre moyen, si l'on en croit Dinon dans son histoire de Perse :

« On servait, dit cet historien, sur la table du roi de tous les aliments que produisent ses Etats. Celui qui, le premier, régna dans ce pays, croyait que les Rois ne devaient user d'aucun mets et d'aucune boisson qui venaient des pays étrangers. De là, on en fit une loi dans la suite.

Un certain Eunuque ayant servi, avec le reste du dessert, des figues de l'Attique, le roi lui demanda de quel pays elles venaient. Lorsqu'il eut appris qu'elles venaient d'Athènes, il ordonna de les vendre aux marchands qui étalent sur la place publique jusqu'à ce qu'il pût en prendre quand il le voudrait sans en acheter. »

Autre moyen pour Démocèdes de provoquer encore le roi à agir contre la Grèce.

Les efforts de Démocèdes furent enfin couronnés de succès. Le roi Darius choisit quinze Perses parmi les premiers du royaume, les fit venir devant lui et leur donna ses ordres. Tous les quinze accompagneraient Démocèdes dans le voyage qu'ils allaient entreprendre sur les côtes de Grèce. Ils noteraient soigneusement tout ce qu'ils entendraient et tout ce qu'ils verraient, afin d'en faire un rapport complet au roi, qui tenait à ne pas engager une expédition avant d'être au préalable bien renseigné par ses espions.

Sage précaution, que cette pratique, fort en honneur encore chez un peuple moderne, et qui faillit nous coûter l'existence, à nous autres, fils des Francs, légers et imprévoyants.

Les quinze Perses reçurent en outre l'ordre de ramener à la cour Démocèdes, lorsque leur voyage serait terminé, et de prendre bien garde, à ce que ce dernier ne leur échappât point au cours du voyage. Les ordres du roi étaient formels et les Perses savaient ce qu'il leur en coûterait de les enfreindre.

Puis Darius fit venir Démocèdes et lui expliqua ce qu'il attendait de lui : il guiderait, durant leur voyage, les Perses qui l'accompagnaient, leur indiquerait les choses intéressantes à signaler, enfin se comporterait comme un loyal serviteur du roi de Perse, et se garderait bien d'essayer de s'échapper, sans quoi les pires supplices lui seraient infligés. Puis le roi ajouta : « Tu emporteras avec toi tout ton ameublement pour en faire don à ton père et à tes frères ; je te promets de t'en donner un autre à ton retour, plus riche au centuple. Pour le voyage, je te confierai, après l'avoir en outre fait remplir de toutes sortes de choses précieuses, un vaisseau de transport qui doit naviguer avec toi. »

Cette proposition répondait entièrement aux secrètes intentions de Démocèdes, qui voyait ainsi les événements se dérouler suivant ses propres prévisions. Cependant il voulut être encore prudent, pensant qu'au fond cette proposition pouvait cacher un piège de la part de Darius, qui aurait cherché à l'éprouver. Il accepta donc, mais sans aucun empressement, paraissant profondément ennuyé de quitter cette cour de Perse, où l'attachait la munificence d'un prince aussi généreux. Il déclara qu'il laissait l'ameublement pour le retrouver à son retour, dans l'état où il l'aurait laissé, mais accepta le vaisseau et les présents que ce dernier devait contenir pour en faire cadeau, disait-il, à son père et à ses frères. Puis les derniers préparatifs étant faits, et, après des adieux touchants, notre confrère Démocèdes, accom-

pagné de ses quinze gardes du corps, quitta, pour gagner un port de mer, la cour de Perse, sans avoir au fond de lui-même le moindre esprit de retour.

En peu de jours, Démocèdes et ses compagnons arrivèrent en Phénicie, à Sidou, port où l'embarquement devait avoir lieu. Là, sans retard, ils équipèrent deux trirèmes, galères à trois rangs de rames, puissants navires de guerre, destinés à protéger le vaisseau marchand, qui accompagnait l'expédition et qui était plein jusqu'au bord des choses les plus précieuses. Et le voyage commença.

Sous la conduite de Démocèdes, les Perses observèrent et décrivirent les côtes de Grèce ; ils en virent la plus grande part, dit Hérodote, et les lieux les plus renommés. En réalité, il est fort probable que les espions perses ne virent que ce que Démocèdes voulut bien leur montrer. Et c'est ainsi que le convoi arriva à Tarente, en Italie, colonie grecque. Aristophyllides était alors roi de Tarente. Il avait entendu parler de Démocèdes, dont la renommée, avait passé les mers, et il fut fort aise de faire sa connaissance. Voulant se rendre utile à notre confrère, il consentit à suivre à la lettre les instructions de ce dernier. Aussi fit-il arrêter les quinze Perses, qu'il considérait comme espions et les fit jeter en prison. Puis il fit retirer les gouvernails des navires. Démocèdes, libre, décida de retourner immédiatement dans sa patrie, à Crotone, non sans emporter avec lui les choses précieuses qui lui avaient été données par Darius. Et ainsi il rentra dans sa patrie, qu'il avait fuie quelques

années auparavant, riche, glorieux et considéré. Il est fort probable que son père Calliphon lui pardonna à ce moment-là la fugue d'autrefois.

Lorsqu'Aristophillides pensa que Démocèdes était rentré dans sa patrie, il fit mettre les Perses en liberté et leur rendit les gouvernails de leurs navires, pour leur permettre de reprendre la haute mer. Mais les Perses ne pardonnaient point à Démocèdes de les avoir joués ainsi, et d'autre part, ils ne voulaient pas rentrer seuls dans leur pays, sachant trop le sort qui les y attendait. Aussi mirent-ils aussitôt le cap sur Crotone, bien décidés à s'emparer de leur fugitif par force ou par ruse. Ils arrivèrent dans cette ville, rencontrèrent Démocèdes sur la place du Marché et s'emparèrent de lui. Mais notre illustre confrère se sentait fort dans son pays, il appela ses concitoyens à son aide, et il fut bien vite délivré; les Perses eurent beau faire aux Crotoniates les pires menaces pour rentrer en possession de leur prisonnier : « O hommes de Crotone, disaient-ils, réfléchissez à ce que vous faites, vous enlevez un serviteur du roi; croyez-vous que Darius se laisse de la sorte outrager ? Attendez-vous une heureuse issue de votre violence, si vous ne vous désistez ? Contre quelle ville porterons-nous la guerre avant celle-ci ? Quelle est celle que, la première, nous tenterons de réduire en esclavage ? » Quelques Crotoniates pusillanimes et redoutant la colère du grand roi eurent beau élever quelques objections et demander si réellement leur concitoyen Démocèdes valait bien que l'on risquât

de supporter les pires fléaux dont on menaçait leur tranquillité, les amis de Démocède eurent gain de cause et les envoyés perses durent s'en retourner, honteux et penauds et non sans avoir été copieusement houspillés.

La Fortune, encore une fois, avait répondu aux vœux de notre confrère, qui revoyait enfin sa patrie. Mais il faut croire qu'il était à tout jamais guéri du goût des aventures. Il pensait que le moment était venu de faire une fin. Il décida de s'installer définitivement à Crotone, et c'est alors que, voulant fonder une famille et transmettre à ses fils l'héritage de ses connaissances médicales, ainsi que cela se faisait couramment à cette époque, il se fiança avec la fille de Milon de Crotone. Milon était ce fameux athlète qui jouissait à cette époque d'une réputation que je pourrais qualifier de mondiale. Il avait remporté six fois le prix de la lutte aux jeux Olympiques et sept fois aux jeux Pythiques. Et cette réputation dont il jouissait était due autant à sa force physique qu'à sa gloutonnerie si extraordinaire, que, suivant la tradition, il porta un jour, l'espace de cent vingt pas, un bœuf, le tua d'un coup de poing et le mangea tout entier en un seul repas. *Si non e vero...* Ce Milon eut une fin malheureuse. Il était déjà fort âgé, et depuis plusieurs années il avait renoncé à sa profession, lorsque, passant seul par une forêt d'Italie, il vit sur son chemin un chêne entr'ouvert. Il lui prit envie d'essayer s'il lui restait encore de la force. Il passe ses doigts dans la fente,

et s'efforce de fendre entièrement ce chêne. Il le fend en effet jusqu'à la moitié du tronc. Ayant réussi jusqu'à ce point, il cesse de faire effort et relâche ses bras, comme si tout eût été fait. L'arbre par sa force élastique se referme et lui prend les mains. Milon ne pouvant plus les retirer, des bêtes sauvages le dévorèrent sans qu'il pût se défendre.

Déjà à cette époque, comme de nos jours du reste, la pratique des exercices physiques et la dispute des prix aux jeux athlétiques étaient d'un meilleur rapport que l'exercice d'une profession libérale, et Milon avait acquis dans l'exercice des sports athlétiques plus qu'une honnête aisance. Aussi la fille de Milon était-elle un fort beau parti pour notre éminent confrère, qui pouvait, désormais, envisager l'avenir sans crainte. Et Démocède eut bien soin de recommander aux Perses, avant leur départ, de dire à Darius qu'il s'était fiancé à la fille de Milon. Car le nom de ce lutteur était alors fort connu et en honneur à la cour de Perse. Et Hérodote ajoute : « Pour moi je crois que Démocède hâta ce mariage et qu'il y dépensa de grandes sommes, afin de faire voir à Darius qu'il jouissait aussi dans sa patrie d'une grande considération. » Les envoyés persans s'en étaient, du reste, rendu compte aussi à leurs dépens...

Que devint notre confrère Démocède après ce mariage ? L'histoire ne le dit pas et je n'ai pas pu retrouver trace de lui nulle part dans la suite. Toutefois, il est permis de supposer qu'il continua à exer-

cer à Crotone, le reste de ses jours, et comme les peuples heureux, n'eut pas d'histoire.

Il dut avoir des enfants auxquels il transmit ses connaissances médicales, et son enseignement dut être fort recherché à l'époque. Je trouve en effet, dans Hérodote, cette mention, qui nous en dit long sur cet enseignement de Démocède : « Et après Démocède, les médecins de Crotone ne furent pas médiocrement célèbres : car, à une certaine époque, il fut dit que les médecins Crotoniates étaient les premiers de Grèce, et ceux de Cyrène les seconds. »

CONCLUSION

L'histoire de ce Démocède de Crotone m'a prodigieusement intéressé, bien que les renseignements que nous ayons sur lui soient peu abondants. Hérodote d'Halicarnasse, jeune fils de famille qui dépense sa fortune en voyageant, comme d'autres la dépensent dans les pires débauches, nous parle incidemment de ce médecin crotoniate, à l'occasion de son histoire du royaume de Perse. Il raconte les anecdotes qui lui ont été rapportées sur ce médecin, parmi bien d'autres et sans y attacher aucune espèce d'importance. C'est ce qui fait que bien des lacunes se rencontrent dans l'histoire de Démocède.

Cependant, d'après ce que nous savons, nous pouvons affirmer que Démocède, fort peu connu à l'heure actuelle, a joué dans la médecine de son époque un rôle que je n'hésite pas à qualifier de premier plan. Il est regrettable qu'Hippocrate ait ainsi confisqué à son profit toute la gloire de la médecine antique, éclipsant et faisant disparaître dans l'ombre des figures qui eussent plus gagné à être mieux connues. Cela tient probablement à ce que l'enseignement de Démocède fut purement oral et que per-

sonne, après lui, ne songea à rassembler, pour en faire un ouvrage, les préceptes qu'il enseignait à ses apprentis, pourrais-je dire.

Et c'est la raison pour laquelle vraisemblablement les historiens de la médecine antique laissèrent dans l'ombre la figure de celui qui fut « de son temps le plus habile en son art ».

Le Doyen,
ROGER

Le Président de la thèse,
MÉNÉTRIER

Vu et permis d'imprimer
Le Recteur de l'Académie de Paris
APPELL

